QUELQUE PART

Recherche menée à L'L d'octobre 2018 à octobre 2023

Jihyé Jung

À travers ce document, je souhaite partager la pratique de recherche que j'ai développée au fil de mes dix-neuf résidences passées à L'L, les expérimentations que j'ai traversées, à partir desquelles j'ai pu découvrir des outils d'écriture et, petit à petit, me les approprier.

J’ai commencé ma recherche en octobre 2018. C’était un moment important dans mon parcours d’artiste.
En tant qu’interprète en danse et photographe, je souhaitais me questionner – questionner tant la créatrice que la femme d’origine coréenne résidant en France depuis 2003.

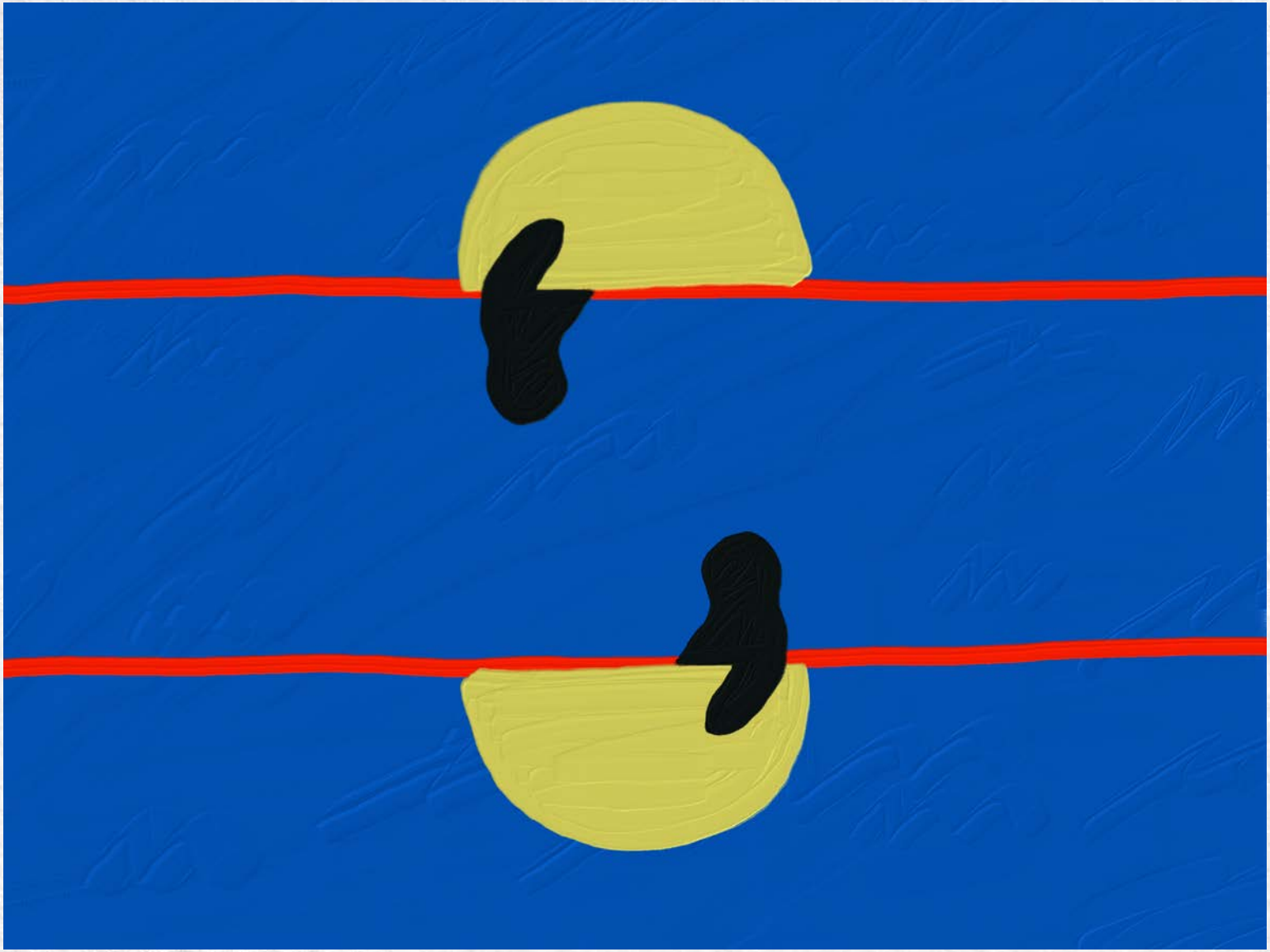
Pourquoi suis-je là ? Vers où voudrais-je aller ?

J’avais besoin de poser mes valises quelque part. Besoin d’un espace où être seule pour ouvrir ces valises, et prendre conscience de tout ce qu’elles contenaient. Besoin de temps aussi, pour visualiser leur contenu, l’analyser, et voir ce que je pouvais en faire…

« Tu t’en vas à la dérive
Sur la rivière du souvenir… »
La noyée, Serge Gainsbourg

Le point de départ de ma recherche vient de ce premier couplet d’une chanson de Serge Gainsbourg.
L’image qu’elle m’évoquait (partir à la dérive, se laisser emporter par le courant) m’ouvrait plein de chemins possibles, des chemins imprévisibles.

Durant ces années à L’L, j’ai suivi mes intuitions, pas toujours bonnes, mais cela m’a obligée à chercher, à tenter, patienter, accepter, jeter, choisir, ouvrir, et tenter à nouveau…
Mais avant tout, j’ai cherché à suivre des chemins qui viendraient m’aider à trouver des points de jonction entre mes deux pratiques artistiques jusque-là : la photographie et la danse.

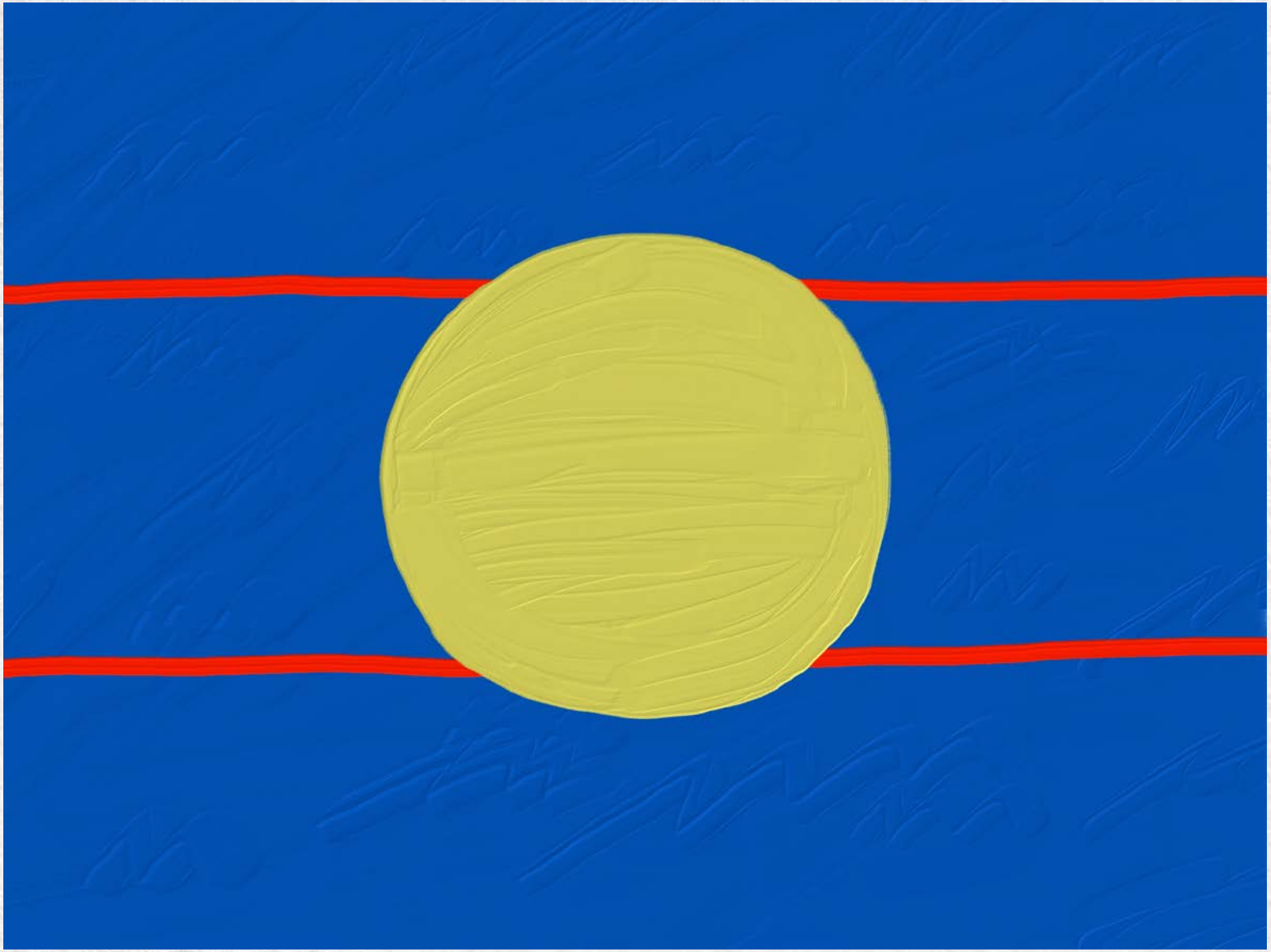


En prenant la dérive comme point de départ, ma recherche est devenue une exploration pour atteindre une île.

Je suis partie à la dérive avec mes deux pratiques initiales. Mais, tout au long de cette dérive, j'ai laissé la porte ouverte à d'autres médiums, j'ai expérimenté d'autres techniques et me suis laissée imprégner par elles : le dessin, l'installation plastique, la musique.

Tous ces médiums m'ont accompagnée pendant cette recherche.
Au final, ils se sont assemblés. Et j'ai la sensation que c'est cela – cet assemblage – qui est devenu une île. Sans doute, cette île existait-elle depuis toujours en moi. Sans doute, avais-je juste besoin de prendre le temps nécessaire pour explorer, et m'approprier de nouveaux moyens d'expression.

En parallèle à ces explorations de nouveaux outils d'écriture et à mes tentatives de les assembler, un fil rouge est apparu dans mon processus de recherche – en lien avec mon propre vécu... Ce fil rouge m'a donné un horizon à atteindre, m'a servi de phare ; il m'a guidée, m'a aidée à avoir une meilleure visibilité durant mon parcours de recherche, qui fut tantôt agité comme une tempête, tantôt d'un calme plat comme dans l'œil d'un cyclone.



Mes différentes explorations

Les axes de recherche

Comment transférer des ressentis en mouvement ?
Comment faire rayonner la sincérité dans ce mouvement ?

Explorer ma culture coréenne
Chercher un langage commun entre ma culture coréenne et mon expérience en France
Chercher les outils les plus appropriés pour y parvenir

Les outils (chorégraphiques)

Espace
Dessin
Manipulation d'objets
Image
Son

Un fil rouge

Les outils (chorégraphiques)

Espace

Observer le lieu de ma résidence est une façon pour moi d'inclure mon corps dans un nouvel espace, presque comme une rencontre. C'est aussi parvenir à cerner le rayonnement possible de mes mouvements dans cet espace, prendre la mesure possible de jusqu'où l'énergie de mon corps pourrait y rayonner.

Dès ma première résidence, j'ai ainsi établi un rituel d'arrivée dans le lieu de travail – rituel que j'ai reproduit à chaque fois, tout au long de ma recherche :
- Définir et/ou délimiter les différents espaces de travail et d'énergie du lieu ;
- Activer l'imagination (projeter mon corps dans ces espaces) ;
- Aménager le lieu comme si j'étais une paysagiste ;
- Chercher les mouvements qui peuvent se fondre dans ce paysage.

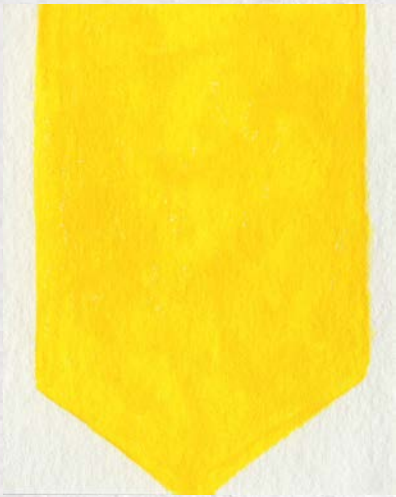
L'aménagement ou la transformation du lieu de résidence commence toujours par des actes simples. Comme déplacer une table, des chaises, changer l'orientation des enceintes, ou placer l'ordinateur au milieu du plateau, le recouvrir de feuilles de papier, ou encore tendre des fils de caoutchouc de part et d'autre de l'espace, etc.
Tous les objets ainsi placés dans le lieu rayonnent de leur propre énergie. Pour respecter leur aura et ne pas créer de collisions, je cherche ensuite à me déplacer entre eux en suivant un parcours soigné, dans une attention et une écoute particulières, comme s'ils étaient des êtres sensibles, vivants.

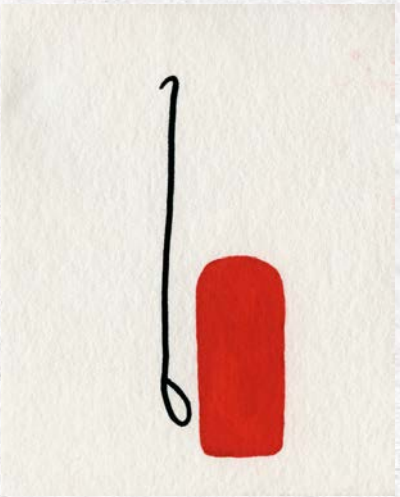
Dessin

Tout comme le rapport à l'espace, la pratique du dessin s'est immiscée presque d'emblée dans mon processus de recherche, mais sans pour autant que je la relie directement à ma pratique de la danse. Et ce n'est qu'avec le temps que des liens se sont construits.

Ma première résidence a eu lieu au grand L'L, à Bruxelles. Un espace que je connaissais déjà pour y avoir travaillé auparavant en tant qu'interprète auprès du chorégraphe Emmanuel Eggermont.
Dans chaque coin de cet espace où j'avais vécu des expériences de travail par le passé, des flashbacks me surgissaient régulièrement. Je me suis posé la question suivante : comment me remémorer ces moments, ces danses ? Au lieu de les reproduire en mouvements, j'ai senti que le dessin était le médium le plus adapté pour les rendre à nouveau visibles.

Par la suite, au cours des résidences qui ont suivi, lors de certains moments creux et silencieux, je me suis mise à dessiner car je n'arrivais pas à trouver d'autres moyens pour exprimer certains ressentis.
Dans ces moments, je me concentre tout d'abord sur l'espace dans lequel je me trouve. Certains d'entre eux sont chargés d'énergie, d'autres me donnent une sensation de vide. Pendant cette écoute du lieu, je regarde également comment la salle est aménagée, depuis les perches qui traversent éventuellement son plafond, jusqu'à la forme de ses fenêtres, la texture de ses murs, son mobilier, etc. Chargée de toutes ces sensations, de toutes ces images, je m'en inspire pour dessiner.
Par exemple, lors de ma résidence au Théâtre La montagne magique à Bruxelles, j'ai vécu quelques jours de canicule. La salle se trouvait sous les toits du bâtiment et il m'était impossible de me mettre en mouvement. J'ai donc décidé de travailler autrement, de mobiliser d'autres techniques. J'ai dessiné des formes et des lignes de couleur en observant l'espace : la surface particulière d'un de ses murs, traversée par un large conduit de cheminée, les coussins de couleur rouge et noir, l'extincteur, etc.



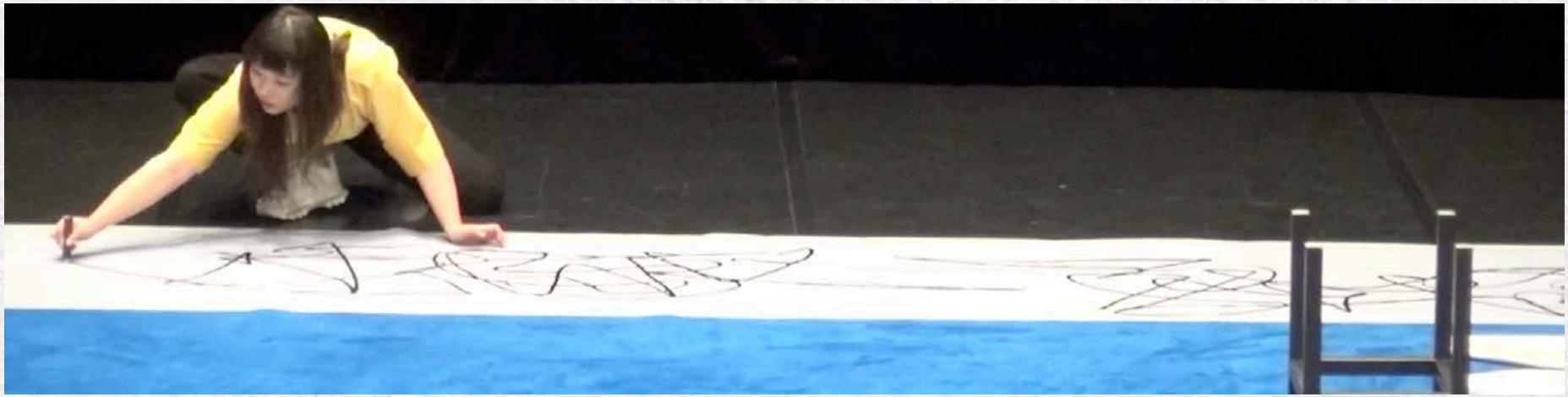


Quelle que soit l'origine ou la « motivation » de cette pratique du dessin, elle s'impose toujours à moi d'une façon assez similaire : des idées de dessins ou des images m'apparaissent, et j'essaye de les reproduire sur papier ; souvent j'utilise des feutres d'acrylique de type Posca que j'applique sur du papier peinture (opaque, solide, rugueux) ou sur du papier cristal (plus translucide, lisse, fragile) ; quant à la taille de ces supports, elle peut aller d'une petite surface de six centimètres sur douze, jusqu'à des formats d'un mètre sur cinq.

Petit à petit, je me suis demandé comment cette pratique du dessin pourrait devenir source d'inspiration pour créer du mouvement. Comment transférer ces lignes, ces formes, dans mon corps ?

Au CDCN Le Gymnase, à Roubaix, j'ai dessiné avec un feutre acrylique noir sur un long papier cristal d'un mètre sur cinq. Ce dispositif m'a demandé une plus forte implication du corps, qui m'a amenée à découvrir une nouvelle modalité d'écriture de mouvements.

Vu sa taille, j'avais placé le papier cristal par terre. Ceci m'a obligé à chercher une position adaptée – proche du sol – pour parvenir à dessiner, et ensuite à trouver les moyens de me déplacer vers l'autre bout de la feuille tout en veillant à ce que le feutre reste en contact avec le papier : il ne devait pas y avoir de ruptures dans le mouvement pour que le trait reste continu. Cette tentative a fait émerger toute une série de variations dans la taille des traits de feutre, mais surtout dans les ondulations de mouvement de mon bras, et de tout mon corps.
Après cette expérimentation, je me suis détachée du papier, je n'ai plus cherché à réaliser un dessin mais j'ai essayé de me souvenir des qualités de corps que j'avais au moment où je produisais ce dessin. À partir de ce travail de mémoire, je me suis mise en mouvement, à écrire du mouvement.



Manipulation d'objets

Sentir - Manipuler - Fusionner - Créer à partir de l'absence d'objet - Danser

Différents objets m'ont accompagnée durant ma recherche : des tabourets en métal, des fils de caoutchouc, des carrés de feutrine, du tissu Néoprène jaune et noir, des couvertures de survie dorée, etc. Certains m'ont accompagnée de façon sporadique, d'autres plus systématiquement.

Mon rapport aux objets commence toujours par une même réflexion : comment les organiser dans l'espace. Après quoi, je rentre en contact direct avec eux, pour sentir leur nature, leur matière. Pour chaque objet, je prends en compte sa taille, son poids, et je cherche un mouvement adapté pour les manipuler. Tout ceci demande une implication du corps. Et, pour moi, c'est donc déjà une chorégraphie en soi.

J'ai ainsi notamment travaillé avec de hauts tabourets en métal. J'ai d'abord cherché à comprendre et à sentir leur matière, en les manipulant de différentes manières : les soulever, les retourner, les superposer, etc. Ils étaient lourds et rigides. J'ai ensuite volontairement cherché l'instabilité en me mettant debout sur l'un d'eux. Toute ma concentration était alors mobilisée pour ne pas tomber, comme un instinct de survie. Pour maintenir la stabilité de mon corps, des mouvements sont apparus, naturellement, et j'ai tâché de garder la même attention pour redescendre du tabouret. Enfin, j'ai également essayé de porter deux de ces tabourets en même temps. Chaque pas devenait lourd comme si j'avais plusieurs kilos attachés à chacune de mes chevilles. En visionnant l'enregistrement vidéo de cette dernière expérimentation, j'ai vu que la position de mon corps n'était pas habituelle : le ventre était contracté, le dos formait une courbe comme un carapace de tortue… L'image que je voyais n'était plus celle de mon corps ; j'avais le sentiment que mon corps et l'objet étaient en train de fusionner. C'était comme si je devenais quelqu'un d'autre à travers cette action. J'ai eu l'intuition que c'est ce genre de sensation qui pourrait nourrir une danse « sincère », car mon corps est totalement connecté à l'objet et les mouvements qu'il crée ne « mentent » pas.

Après avoir passé cette étape de la rencontre du corps et de l'objet qui devient une chorégraphie, j'étais curieuse de voir ce que ces mouvements deviendraient si j'enlevais l'objet. Car je sentais que j'avais besoin de m'en détacher, de créer à partir de l'absence d'objet.
Tout d'abord, j'ai essayé de reproduire la qualité de mouvement que j'avais obtenue lors de ces différents moments de fusion, mais cette fois sans faire intervenir d'objet. Pour ce faire, je suis retournée dans le même espace et je me suis remémorée la manipulation de l'objet en question – celle des tabourets par exemple. J'utilisais ma mémoire comme moteur du mouvement. Par la suite, j'ai essayé d'assimiler cette qualité spécifique de corps et de mouvement pour pouvoir la retrouver dans d'autres espaces, à n'importe quel moment. Un vocabulaire chorégraphique s'est ainsi petit à petit installé. Une méthode pour créer de la danse également.

Image

Je suis née en Corée du Sud. Voilà 20 ans que j'ai quitté mon pays pour m'installer en France. Et j'ai souvent l'impression que je n'ai que 20 ans aujourd'hui. Comme si j'avais commencé à écrire une nouvelle vie en partant de zéro. Apprendre une nouvelle langue dans un nouvel environnement, apprendre une nouvelle culture.
Malgré tout ça, mon apparence physique (de Coréenne) est restée la même. J'ai ainsi toujours trouvé qu'il y avait quelque chose d'étrange, par exemple, quand j'associe mon image avec le son de ma voix en train de parler français.

Comment accepter cette étrangeté ? Comment en faire un moteur créatif ?

Durant ma recherche à L'L, j'ai tenté de faire face à ces questions, notamment à travers le médium photographique.

Dans différents lieux de résidence, j'ai ainsi réalisé des séries d'autoportrait, parfois en compagnie d'objets, parfois sans.
Pour préparer ces prises de vue, je passais souvent par une étape d'improvisation pour trouver différentes positions de corps à mettre en jeu. De temps à autre aussi, j'ai laissé spontanément venir les mouvements durant la séance photo. J'ai en tout cas pris beaucoup de plaisir à prendre toutes ces postures devant l'objectif.
En visionnant et retouchant la première série de ces autoportraits, j'ai vu apparaître la possibilité d'une nouvelle méthode d'écriture chorégraphique : inventer des mouvements en m'inspirant de ces photos (ou, plus exactement, en m'inspirant des postures que j'avais prises pour les produire) et les organiser ensuite dans un ordre aléatoire pour composer des phrases. J'ai senti que ce potentiel lien entre images et mouvements faisait écho aux autres outils déjà évoqués (espace, dessin, manipulation d'objets).

Tout doucement, ce travail m'a également amenée dans un endroit inattendu. J'ai l'impression aujourd'hui que mes différences et cette sensation d'étrangeté ne sont plus forcément un obstacle. Je ne me pose plus la question d'accepter mon image. Cette approche photographique m'a permis de prendre une autre direction : valoriser mes différences et ma sensation d'étrangeté.

Son

En observant en silence les espaces de résidence, des bruits inconnus surgissent. De simples fréquences qui parfois vont jusqu'à donner des notes de mélodie. J'ai enregistré ces matières et celles-ci m'ont permis d'aller explorer la composition musicale. En mêlant ma voix chantée et ce type de sons « environnementaux », j'ai pu réaliser une matière sonore qui m'a accompagnée jusqu'à la fin de ma recherche.

La chanson qui m'a servie de base à ce travail est *Hymne à la mort* 사의찬미 (1926) de Yun Sim-Deok 윤심덕 (1897-1926). C'est au cours de ma 8e résidence que cette chanson est arrivée. Un 15 août, très exactement – jour de la libération de mon pays : la Corée a été colonisée par le Japon pendant 35 ans, de 1910 à 1945. C'est en commémorant ce jour que cette chanson a refait surface.

L'*Hymne à la mort* a été chanté par la première chanteuse soprano coréenne, Yun Sim-Deok, qui l'a enregistré au Japon en pleine période de colonisation de la Corée. La musique est une adaptation pour un piano des *Flots du Danube,* valse composée en 1880 par d'Iosif Ivanovici (1845-1902), chef d'orchestre et compositeur roumain, d'origine serbe. Les paroles sont, elles, d'Yun Sim-Deok.

L'histoire raconte qu'après avoir enregistré cette chanson, Yun Sim-Deok s'est jetée à la mer avec son amant, depuis le bateau qui les ramenait en Corée. Leurs corps n'ont jamais été retrouvés, et beaucoup de rumeurs courent sur leur mort ; des rumeurs qui dérivent et se transforment à l'infini.

En songeant à ce couple, j'ai visualisé le mot « dérive » : deux corps devenant invisibles et se perdant dans une mer profonde et noire… Une image qui me reviendra, huit résidences plus tard…

En décidant de travailler sur cette chanson coréenne, mon envie était de chercher une manière personnelle de l'interpréter.

Pour commencer, je l'ai chantée et enregistrée sans l'accompagnement du piano, en étirant chaque note. Par la suite, j'ai tenté une autre transformation : à partir d'un travail de montage de l'un de ces enregistrements, je me suis mise à découper les paroles de façon aléatoire, à insérer des silences, des échos, et à isoler certains sons pour les répéter de manière rythmique... Après quoi, j'ai également tenté de superposer différentes versions de ces découpages à l'aide d'un logiciel musical (Ableton Live), ce qui a donné un ensemble au rythme plutôt abstrait.

Au final, à l'image d'Yun Sim Deok, j'ai moi aussi écrit un poème, dont j'ai fait une chanson par la suite, sur une mélodie dérivée de mon travail musical à partir de l'*Hymne à la mort*, lui-même transposition des *Flots du Danube*.
Ce texte, je l'ai écrit en plusieurs étapes, sur deux résidences successives, en tenant compte également de ces deux lieux, de leur environnement (le CDCN Le Gymnase à Roubaix et l'Usine C à Montréal).

Le coucher du soleil, aveuglé, flotte

Le doré s'éloigne, le noir s'approche

Le regard ondulé part à la dérive

Le coup de soleil soulève la peau

Le goût du sable dans ma bouche

Le quelque part est enfin touché

L'orage de la nuit passée traverse debout

Le coton s'envole, il caresse ma joue

L'hiver s'approche, il me fera la joie

L'ombre de moi se détache

L'amarrage de mon corps sur cette île

L'écho ou l'égo se fond dans la neige

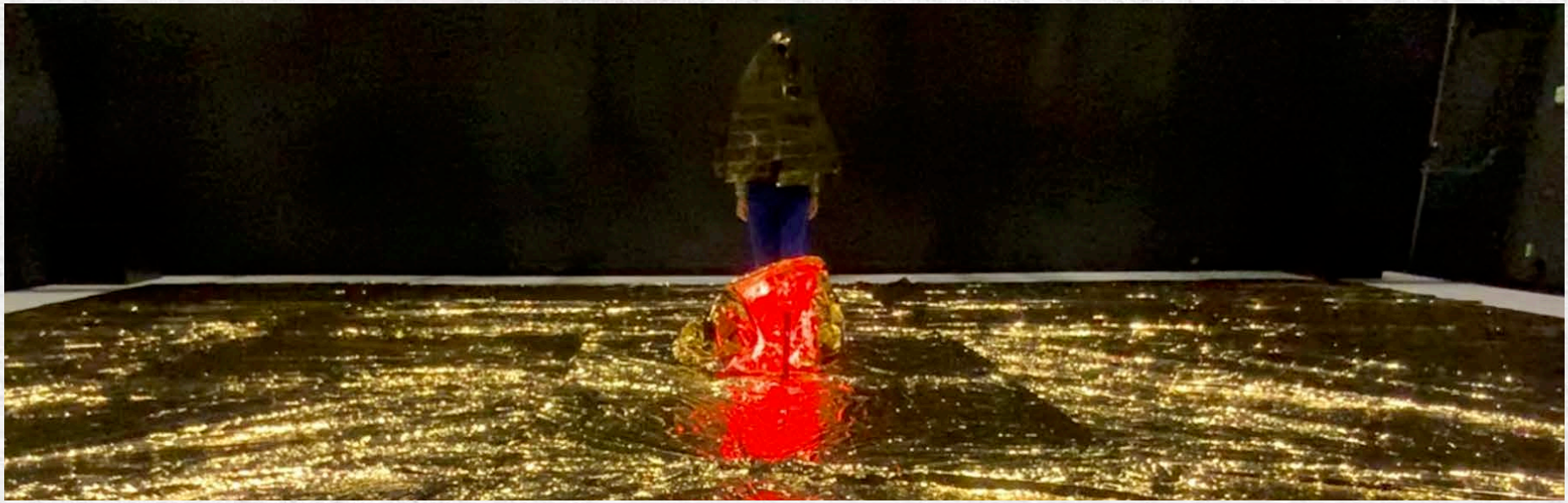
Le point rouge clignote à l'infini

À partir de ce travail sur le son, ce n'est pas tant un outil directement chorégraphique qui s'est constitué, mais une accumulation de sensations et d'images qui aboutiront à l'idée d'une installation plastique au cours de ma 16e résidence, de retour pour la seconde fois au CDCN Le Gymnase à Roubaix : un espace recouvert de couvertures de survie sur une étendue de dix mètres sur dix environ.

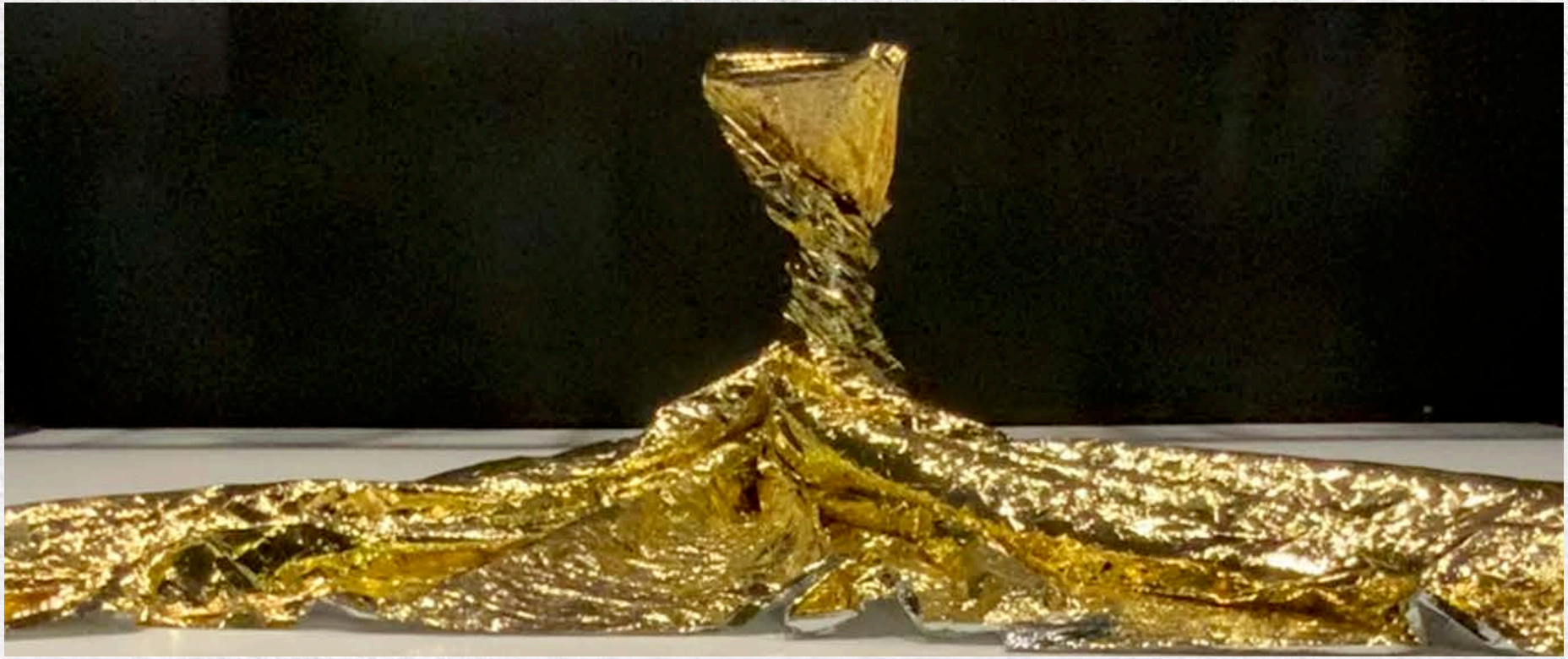
La salle (avec son tapis de danse noir et ses pendrillons noirs) m'a rappelé cette image d'une mer profonde et noire que j'avais eue lors de la résidence où *Hymne à la mort* est entré dans ma recherche. Dans ce paysage obscur de la salle du Gymnase, j'ai eu la vision de cet espace entièrement recouvert d'un doré brillant comme un coucher de soleil sur la surface de la mer. Avec le recul, j'ai l'impression que ma pratique photographique a été interpelée à ce moment-là : je voyais déjà l'image avant même de réaliser cette installation qui, tel le développement photographique vient révéler un film négatif en image positive, transforme le théâtre vide et noir en un paysage coloré.

Ces couvertures de survie m'accompagnaient déjà depuis plusieurs résidences, durant lesquelles elles avaient fait plusieurs apparitions. Je les avais notamment utilisées, soigneusement repliées, tels des lingots d'or ; je m'en étais coiffée et revêtue aussi, pour en faire les éléments principaux d'un costume imaginaire de shaman coréen… Cette image du coucher de soleil m'a permis de leur donner une autre place encore.
Durant cette 16e résidence, j'ai pris quelques jours pour coller entre elles vingt-quatre de ces couvertures. Ce fut un moment méditatif. Quand j'ai vu le résultat, cet immense tapis doré recouvrant l'essentiel du plateau du Gymnase, je me suis dit que c'était là que je voulais aller : assumer en tout et pour tout un seul objet, un seul élément qui m'accompagnerait au plateau, tout en amplifiant au maximum sa présence.
Le choix de cette installation (de par sa nature) a généré des contraintes en termes de mouvements : impossible de courir par exemple, ou de faire des mouvements de glissements avec les pieds, au risque que mon assemblage de couvertures ne se déchire ; une telle installation attire également beaucoup l'attention, cela m'a conduite à opter pour des mouvements simples mais concentrés en énergie.

Peu à peu, les mouvements choisis ont trouvé leur place sur cette large surface dorée, plusieurs « stations » de mouvements sont apparues, et un parcours s'est petit à petit construit, continu et répétitif. En construisant ce parcours, je me suis rendu compte que j'étais en train de faire un grand cercle, ou plutôt une spirale à la fin de laquelle je me retrouvais au centre de cette île dorée sur fond noir... De cette constatation, m'est venue une idée : faire en sorte que cette installation (que je visualisais au départ comme une surface plane, horizontale) puisse se transformer en une forme verticale, tel un tourbillon qui s'élèverait du sol.



Un grand carré noir, comme la mer de la nuit
Le coucher du soleil s'y reflète, doré
Une lumière rouge clignote
Je dérive
J'entre dans la mer puis je crée le tourbillon
Je me soulève



Un fil rouge

Dans les sections sur mes expérimentations en relation à l'image et au son, j'ai déjà évoqué mon histoire personnelle, mon rapport à la Corée et à ma vie en France. Un questionnement, une tension, présents dès le début de ma recherche, en filigrane. Mais avec le temps, ils se sont imposés à moi comme un fil rouge à suivre : chercher comment fusionner ces deux pans de ma vie.

À mon arrivée en France, mon but était très clair : endormir ma culture d'origine pour absorber un maximum la culture française. C'est radical comme choix, mais ça fait partie de ma personnalité. Ceci dit, chemin faisant, mon regard sur la culture coréenne s'est embrumé. Et un contrecoup est arrivé : le mal du pays.

Je m'exprime désormais en langue française, qui n'est pas ma langue maternelle. Je ne réfléchis donc plus forcément en coréen. J'ai la sensation d'avoir recouvert ma langue maternelle d'un tissu opaque. Comment parler ces deux langues en même temps ?

À travers mon parcours de recherche, j'ai tenté d'esquisser plusieurs réponses possibles, de différentes natures. Par exemple, de façon symbolique, j'ai adopté les cinq couleurs traditionnelles coréennes (le jaune/or, le bleu, le blanc, le rouge, le noir) pour établir le champ chromatique des éléments, objets et vêtements qui ont accompagné mes tentatives d'écritures scéniques : la face dorée de couvertures de survie, une chemise bleue, des papiers cristal blancs translucides, un ruban rouge, un tabouret noir… Par ailleurs, en me focalisant sur les mots, j'ai décidé d'écrire en français mes propres paroles d'*Hymne à la mort*, au lieu de tenter de traduire littéralement la chanson d'origine. Dans ma recherche de trait d'union, d'un langage commun, l'écriture de ce poème prenait tout son sens à mes yeux : digérer les paroles de cette chanson coréenne, les rendre invisibles, les envelopper avec toutes les sensations que je perçois quand je les écoute, puis essayer de les exprimer en français, pour continuer de les faire exister, les rendre à nouveau visibles…

À L'L, je suis allée creuser cet endroit que j'avais décidé de rendre invisible. Dans ma démarche de recherche, je me suis régulièrement appuyée sur mes souvenirs, ce qui m'a demandé de m'intéresser à nouveau à mon pays natal. À présent, je me sens quelque part entre ces deux pays : sur mon île imaginaire. Ce travail de fond m'a permis de prendre conscience que j'avais une place à construire dans cet entre-deux.

Ce que j'écrirais encore de mes explorations à L'L…

Je pars à la dérive.
Qu'est-ce que je recherche ?
Qu'est-ce que j'ai dans mon bateau ?

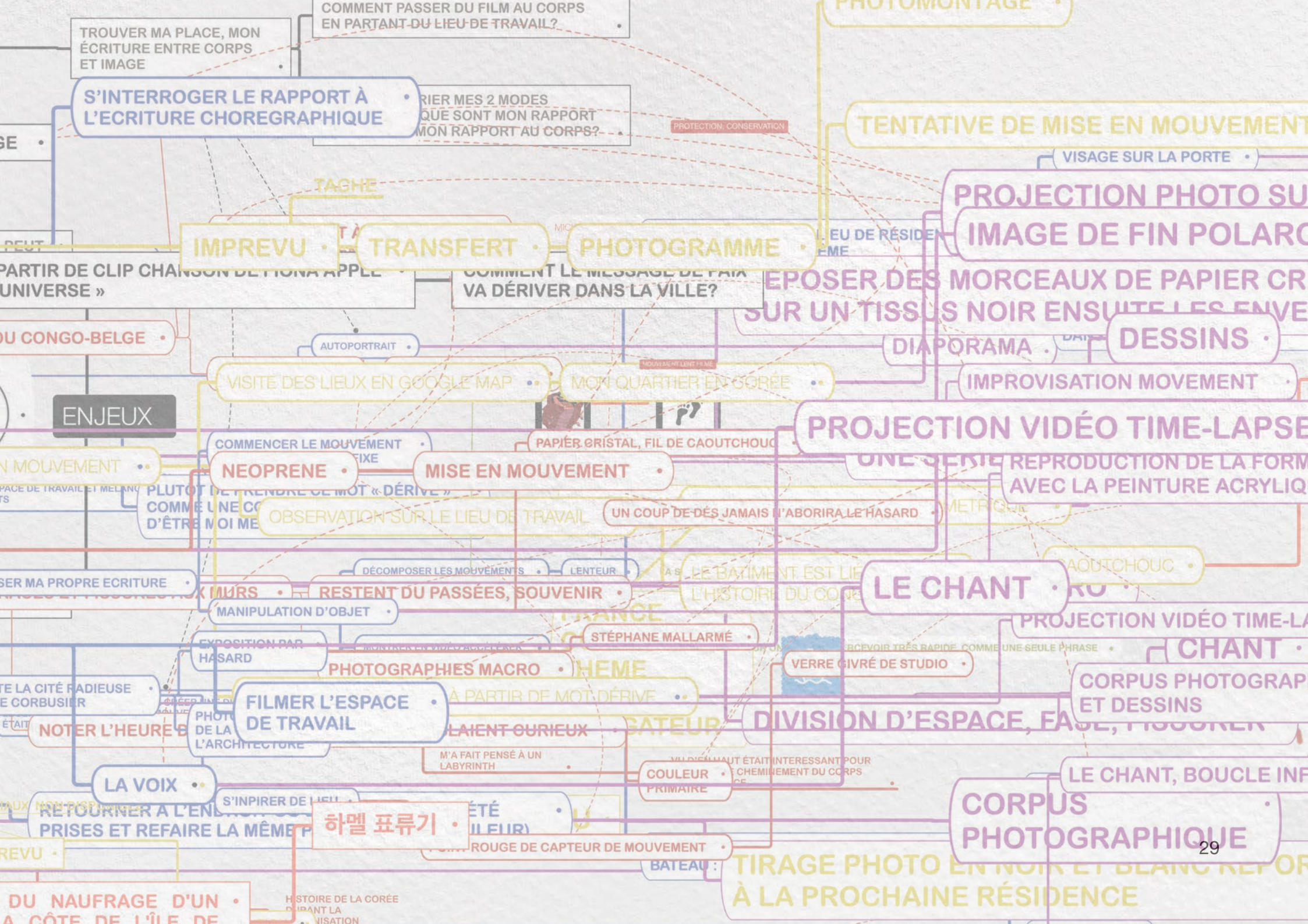
C'est calme la mer.
Je chante la solitude.
Je grave dans mes yeux des images de cette solitude.
Je vois le reflet de mon visage sur la surface de la mer.
Le mouvement de l'eau déforme mon visage.

Je me trompe de direction.
J'en prends une autre.
Je répète.

Rien ne bouge, ça stagne.
Mais le temps avance.
Il me fait avancer aussi.
Ces précieux temps me dévoilent enfin une île.

Seule sur cette île.
Je la couvre de doré.
Je la danse de joie.

En retraversant les dix-neuf résidences et les nombreuses expérimentations qui ont jalonné ma recherche, j'ai trouvé des traces visibles, et d'autres, invisibles.
Ces traces visibles prennent forme dans ce présent document. Quant aux traces invisibles, je les garde en moi, gravées dans mon esprit – ce sont les plus précieuses à mes yeux…


COMMENT PASSER DU FILM AU CORPS EN PARTANT DU LIEU DE TRAVAIL?
TROUVER MA PLACE, MON ÉCRITURE ENTRE CORPS ET IMAGE
S'INTERROGER LE RAPPORT À L'ECRITURE CHOREGRAPHIQUE
PROTECTION, CONSERVATION
TENTATIVE DE MISE EN MOUVEMENT
VISAGE SUR LA PORTE
PROJECTION PHOTO SU
IMAGE DE FIN POLARO
TAGHE
IMPREVU
TRANSFERT
PHOTOGRAMME
PARTIR DE CLIP CHANSON
UNIVERSE »
VA DÉRIVER DANS LA VILLE?
EPOSER DES MORCEAUX DE PAPIER CR
SUR UN TISSUS NOIR ENSUITE LES ENVE
DU CONGO-BELGE
AUTOPORTRAIT
DIAPORAMA
DESSINS
IMPROVISATION MOVEMENT
VISITE DES LIEUX EN GOOGLE MAP
MON QUARTIER EN CORÉE
ENJEUX
PROJECTION VIDÉO TIME-LAPSE
COMMENCER LE MOUVEMENT
PAPIER CRISTAL, FIL DE CAOUTCHOUC
NEOPRENE
MISE EN MOUVEMENT
REPRODUCTION DE LA FORM
AVEC LA PEINTURE ACRYLIQ
PLUTOT DE PRENDRE CE MOT « DÉRIVE »
COMME UNE CO
D'ÊTRE MOI ME
OBSERVATION SUR LE LIEU DE TRAVAIL
UN COUP DE DÉS JAMAIS N'ABORIRA LE HASARD
DÉCOMPOSER LES MOUVEMENTS
LENTEUR
SER MA PROPRE ECRITURE
RESTENT DU PASSÉES, SOUVENIR
LE CHANT
MANIPULATION D'OBJET
PROJECTION VIDÉO TIME-LA
STÉPHANE MALLARMÉ
CHANT
EXPOSITION PAR HASARD
PHOTOGRAPHIES MACRO
VERRE GIVRÉ DE STUDIO
CORPUS PHOTOGRAP
ET DESSINS
TE LA CITÉ RADIEUSE
E CORBUSIER
FILMER L'ESPACE DE TRAVAIL
DIVISION D'ESPACE, FAG
NOTER L'HEURE
M'A FAIT PENSÉ À UN LABYRINTH
LA VOIX
COULEUR PRIMAIRE
LE CHANT, BOUCLE INF
S'INPIRER DE LIEU
RETOURNER À L'EN
PRISES ET REFAIRE LA MÊME
하멜 표류기
CORPUS PHOTOGRAPHIQUE
ROUGE DE CAPTEUR DE MOUVEMENT
BATEAU :
TIRAGE PHOTO EN NOIR ET BLANC REPOR
À LA PROCHAINE RÉSIDENCE
DU NAUFRAGE D'UN
HISTOIRE DE LA CORÉE